

plomb de chasse, de la poudre, des capsules, du tabac en corde, des aiguilles et autres menus objets qui sont la monnaie du pays. C'est avec cela que nous payerons nos sauvages sur la route : une journée d'homme se paye par exemple deux verges d'indienne, ou un pied de tabac en corde, ou une boîte de capsules, etc. Nous achèterons de même nos provisions : pour un pied de tabac nous aurons cinq ou six oies sauvages, ou trois saumons, ou quelques douzaines d'œufs.—N'oublions pas le petit chaudron.—Avez-vous la théière?—Oui, là, dans le traîneau.—Bon.—Le thé est d'une importance capitale. Allons, une dernière poignée de main à nos hôtes du fort, aux sauvages qui nous entourent. C'est fait : partons, à la sauvage. C'est-à-dire qu'au signal donné nos chiens s'élancent, descendent le rivage et pendant l'espace d'un demi-mille se livrent à une course folle. Nous courons derrière, de notre mieux, mais sans partager leur enthousiasme qui nous semble aussi essoufflant que déplacé. Par bonheur la première excitation ne tarde pas à se calmer et nos intéressantes bêtes se mettent au petit trot, sans doute pour nous laisser respirer un peu et nous donner le loisir de causer d'eux et de leurs bonnes qualités.

Vous trouvez peut-être, tout d'abord, qu'il n'y a pas grand avantage à emmener sept chiens et un traîneau si l'on doit aller soi-même à pied, suivant l'allure et les caprices de son attelage. Telle est pourtant l'habitude en pays sauvage. On se sert du traîneau et des chiens non pour se faire porter soi-même, mais pour porter les provisions et les bagages. Le sauvage, en raquettes, court en tête de ses chiens et leur trace la route dont rien ne les ferait dévier d'une ligne. Les autres voyageurs, s'il y en a, suivent le traîneau ; on y monte si l'on est fatigué, mais sans interrompre la course et seulement pour se reposer un peu. C'est ainsi que nous ferons souvent, si vous voulez. Quant aux sauvages ils sont infatigables à la marche et à la course ; aussi ne songent-ils guère à se les rendre moins pénibles. Le traîneau, d'ailleurs, est un véhicule assez peu confortable : une simple planchette de bois, montée sur deux patins de même, environ un pied et demi de large, neuf ou dix pieds de long, et voilà.

Un attelage se compose de sept, neuf et parfois onze chiens. C'est plaisir de voir cette file de belles bêtes qui vont leur train sûr et régulier, la tête penchée en avant par l'effort, la langue pendante, la queue relevée en panache, enveloppées d'une buée blanchâtre. En les voyant on comprend ce qu'ils valent, et l'on s'explique que le chien soit par excellence l'animal de trait de toutes les tribus du nord de l'Amérique, si bien que les Cris appellent un cheval *mistatim*, c'est-à-dire *un gros chien*.